

COMPTES - RENDUS

Jean GILLES (1669-1705). *Messe des Morts à grand chœur et symphonie*
Restitution J. PRIM et L. BOULAY. Disque E.R.A.T.O. LDE 3040.

Partition musicale Paris, Editions Costallat.

En 1693 le jeune Tarasconnais Jean Gilles prenait le bâton de Maître de Chapelle de la cathédrale Saint-Sauveur d'Aix-en-Provence. Ancien élève de la fameuse maîtrise métropolitaine, comme son ami André Campra, il ne tarda pas à désertier lui aussi la Provence natale. En 1696 on le trouve à la cathédrale d'Agde. L'année suivante, sur la trace de Campra, il s'installe à Saint-Etienne de Toulouse. Ce sera, très vite, une nouvelle base de départ, mais cette fois-ci il entreprend le grand voyage auquel une piété sincère semble l'avoir préparé. Au début de 1705, le chapitre métropolitain fait graver une dalle :

« Hic jacet Joannes Gilles clericus hujus ecclesiae in arte musicae magister non minus modulorum musicorum quam morum harmonia commendabilis. Obiit die V febr. MDCCV ».

Cette inscription semblait effacée, perdu le souvenir du jeune « magister in arte musicae ». Mais voici qu'aujourd'hui le testament musical de ce Mozart français vient d'être à son tour gravé, non pas sur une pierre tombale, mais sur la résine inaltérable d'un admirable disque microsillon. Par le miracle de l'enregistrement, Jean Gilles est désormais présent parmi nous avec ce Requiem qu'il voulut réserver pour ses propres funérailles.

Faut-il céder ici à la tentation des rapprochements avec d'autres Requiem célèbres et prononcer le nom de Fauré, après celui de Mozart, comme on l'a fait naguère ? Cela ne paraît pas nécessaire. L'œuvre de Gilles porte bien la marque de son époque : musique d'apparat louis-quatorzienne, dont la pompe funèbre s'apparente à merveille à celle des immenses catafalques que se plaisait à dessiner Bérain. Musique dramatique cette prenante marche funèbre qui précède l'Introït, musique touchante, la supplication des basses : « Et lux perpetua luceat eis ».

Beaucoup de force et d'imagination certes, mais il est aussi vain de chercher, même dans le serein Offertoire *Domine Jesu Christe*, les thèmes fauréliens de l'apaisement dans une lumière surnaturelle, que de voir dans les squelettes savamment drapés de crêpe par Jean Bérain une méditation janséniste sur la mort.

Replacée dans son contexte historique et religieux, la *Messe des Morts* de Gilles pourrait peut-être retrouver une inspiration liturgique tout comme le *Dies irae* de Lully, qui faisait couler les larmes de Madame de Sévigné ; mais le disque libère l'auditeur moderne à cet égard. Hors du sanctuaire, les climats d'audition sont d'une variété infinie et nous n'avons plus à débattre si la musique religieuse française du XVII^e ème siècle est superficielle, si le sentiment religieux y est médiocre : éternel procès que l'on

fait à Haydn-Beethoven ou Verdi. Dans le recueillement profane de notre studio nous pouvons redire tout bas : *si le chant est beau, Dieu sera content.*

Les chants de la *Messe des Morts* de Gilles sont beaux : plasticité et concision des soli, ample réthorique des chœurs. Jean Gilles prend aisément sa place auprès des Charpentier-Campra-Lalande.

Le Grand Prix du Disque 1956 est venu couronner la surprenante perfection de l'enregistrement de ce disque (en l'église Saint-Eustache de Paris) et celle, non moins grande, de l'interprétation confiée à Annik Simon, soprano-André Meurant et Michel Hamel, ténors-Xavier Depraz basse-Laurence Boulay, claveciniste-Marie-Claire Alain, organiste l'Ensemble vocal Philippe Caillard, l'Ensemble instrumental J.-M. Leclair, tous placés sous la direction de Louis Fremaux.

H.-A. DURAND.

GIRARD (Joseph) *Les Baroncelli d'Avignon.*

Avignon, Palais du Roure, 1957, in 8° 231 p. (Publ. de l'Institut méditerranéen du Palais du Roure, fondation Flandreyzy-Espérandieu).

A tant de familles provençales, dont la prétendue « noble origine italienne » ne repose que sur une simple finale en i, les Baroncelli opposent par contre une filiation florentine des plus authentiques remontant au XIII^e siècle. Dès le temps des Papes divers membres de cette illustre famille se signalent par des séjours temporaires en Avignon. Puis, à la suite de son union avec la fille d'un grand marchand avignonnais, son compatriote Alaman de Passis, Pierre Baroncelli s'installe dans l'actuel Palais du Roure et y fonde une dynastie (1462). Chargé de mission à Rome, Pierre ne fut pas étranger à la désignation comme légat du cardinal Julien de la Rovère, le futur Jules II (1476). L'Hôtel Baroncelli n'était séparé que par une ruelle de la Livrée de Poitiers, où le nouveau légat allait bientôt fonder sous son propre nom le Collège du Roure, sur l'emplacement duquel s'est élevée la Préfecture. Les bonnes relations avec le légat devaient être scellées par le mariage du fils unique de Pierre Baroncelli avec Sixte de la Rovère, une nièce du cardinal. Tout autant de bonnes raisons pour que l'ancien hôtel Baroncelli ait pris en 1907 le nom de Palais du Roure.

Cet hôtel gothique était en pleine reconstruction lorsque s'éteignit Pierre I Baroncelli (1498). Il laissait derrière lui la brillante carrière d'un de ces grands capitaines de commerce du XV^e siècle : à la fois changeur, banquier, assureur et affrèteur de navires, importateur et marchand de toutes denrées, tout en participant à l'administration du Comtat soit comme trésorier du pays (1474), soit comme collecteur de revenus ecclésiastiques. Quant à l'homme privé, un trait de son testament paraît le dépeindre en l'opposant aux idées reçues de son temps ; car laissant 3 filles mineures, il prescrivit de les marier dès l'âge de 16 ans, mais en les laissant libres du choix de leur époux : libéralisme éclairé qui sonne 4 siècles d'avance l'émancipation de la femme !

Continuée par son neveu François, la raison de commerce de Pierre I Baroncelli devait s'arrêter au bout d'un siècle, à la 3^e ème génération. François avait obtenu du Saint-Siège en 1514 l'inféodation de la seigneurie de Javon, ancien domaine ruiné, sis entre Apt et Sault, dont le terrain inculte envahi par les bois, était inhabité. Dès 1551 son fils Pierre II, devenu Baroncelli-Javon, y fait construire un nouveau château qui existe encore,

dans sa cour intérieure fortifiée, et, se passionnant pour cette résidence solitaire en pleine montagne, il abandonne les affaires et la joyeuse société avignonnaise que sa femme « Madamisella Giovana » se refuse au contraire à quitter. Passade individuelle ou non, le goût de la terre n'en entre pas moins dès lors chez les Baroncelli-Javon, dont l'orientation est changée. D'ailleurs ce renoncement au négoce par les dynasties commerçantes du XV^e siècle n'est pas particulier, et loin de là, à la place d'Avignon, et ne saurait être imputé à la seule décadence de ce centre d'affaires. On constate en effet la même évolution à Marseille en plein essor économique et où les dirigeants du monde des affaires se renouvellent au cours de la seconde partie du XVI^e siècle. Le mouvement ne fut pas enrayé par les fameuses lettres obtenues de Charles IX le 10 Janvier 1566 pour garantir la non dérogeance aux nobles faisant du commerce, sur la place de Marseille. Tout comme les Baroncelli, une fois fortune faite, les d'Albertas, les Marck de Tripoli, les Riquetti-Mirabeau, les de Félix soustraient leurs capitaux aux risques de la mer et investissent dans l'achat de seigneuries de gros bénéfices mis ainsi au surplus à l'abri de l'inflation monétaire. Et, visant plus haut dans leur ascension sociale, ils cumulent à l'acquisition de terres qui les fixent à l'intérieur du pays celle des charges parlementaires anoblissantes. A leur différence cependant, le chef des Baroncelli ayant été mêlé à la sédition de 1664 contre le vice-légat et condamné à un long exil de 12 années, la famille se tient à l'écart des charges publiques et des conseils. De Javon cependant les Baroncelli suivent le mouvement qui porte la noblesse du Comtat vers la cour de France et les armées royales, où l'aîné sert ordinairement avant son mariage, tandis que les cadets peuplent les rangs de l'ordre de Malte. Ils n'y sont pas d'ailleurs à l'abri du besoin, car les lettres des chevaliers à leurs aînés sont toujours des demandes de subsides ou de vivres : « Nous sommes réduits à la faim, écrit de Malte le 31 Mars 1645 Christophe de Baroncelli... il n'y a plus moyen de vivre en ce pays et tout a renchéri de la moitié depuis que j'y suis... » Et le frère secourable d'envoyer à son cadet 2 jambons, une oreille et 18 fromages. Par la suite Christophe honora d'ailleurs les siens d'une brillante carrière, car il devint grand prieur de Saint-Gilles en 1698. Vers cette époque l'usage prévalait dans le pays d'honorer les Baroncelli du titre de marquis. Peu après on les voit acquérir en Languedoc une nouvelle seigneurie, celle de Saze (1718). A l'hôtel d'Avignon la substitution à l'ancien escalier à vis d'une grande cage d'escalier à rampe de fer forgé avait entraîné une nouvelle distribution des pièces. Puis en 1760 on passait au renouvellement de la décoration et le fameux *SALON DES BATAILLES* était réalisé par Joseph-Ignace Parrocel, hélas démonté et dispersé au début de notre siècle. Tenant à nous donner une histoire complète des Baroncelli, l'auteur l'a poursuivie jusqu'à nos jours. On les voit donc se divisant en plusieurs branches après la Révolution, appauvris par suite des partages familiaux : c'est ainsi que Javon doit être vendu en 1849. Le marquis Folco tirait de sa mère née de Chazelles une hérédité d'artiste et d'écrivain : aussi à 22 ans devenait-il l'âme du périodique l'*AIOLI*, créé par Mistral en 1891 et qui eut son siège à l'hôtel de Baroncelli. Après la chute de l'*AIOLI* en 1899, Folco se retira dans son mas de l'Amarée en Camargue pour y mener la vie des gardians. A la mort de sa mère, il fallut sacrifier à son tour l'antique hôtel familial d'Avignon qualifié sur les affiches de vente d'Hôtel du Roure (1907). N'ayant eu que trois filles, Folco, mort en 1943, est remplacé par son frère Jacques, un des découvreurs du cinéma français qui passe en 1951 le flambeau familial et aussi littéraire à son fils Jean, homme de lettres contemporain des plus estimés.

Le livre de Joseph Girard s'élève très au-dessus du genre de l'histoire généalogique. C'est une monographie d'érudit très complète, consacrée à l'histoire détaillée d'une famille de noblesse moyenne de province, comme on n'en a que très rarement écrit. Il repose solidement sur l'étude approfondie d'un fonds d'archives privé, actuellement divisé entre le chartrier du palais du Roure et 4 gros manuscrits du musée Calvet : et les lacunes de ce fonds ont été laborieusement complétées à l'aide d'extraits des archives notariales d'Avignon. Tout en nous retenant très près de ses sources, Joseph Girard a su écrire un livre aussi vivant que précis, très évocateur de la vie comtadine d'autrefois : c'est là un apport des plus précieux à l'histoire sociale de l'ancienne France.

JOSEPH BILLILOUD

DESCOMBS. *La Pharmacie de l'hôpital de Tarascon. Son origine et celle de ses faïences*, dans la *Revue d'histoire de la Pharmacie*, 3^{ème} trim. 1956.

Carpentras, Orange, l'Isle-sur-Sorgues, Apt, Aix-en-Provence, Arles, Tarascon etc... possèdent des hôpitaux qui ont conservé dans leur pharmacie de riches collections de pots de faïence.

L'origine de ces pots est souvent difficile à établir, les documents d'archives qui pourraient l'éclairer ayant été détruits ou n'ayant pas été explorés : on se contente alors d'une attribution faite en fonction du caractère de l'ouvrage, Mais ces attributions sont fréquemment sujettes à révision, car les fabriques régionales qui fournissaient les pharmacies ont eu des productions encore incomplètement connues et les ouvriers qui passaient de l'une à l'autre, les marquant souvent d'une manière semblable, accroissent la confusion. Aussi faut-il signaler une étude intéressante parue dans la *Revue d'histoire de la Pharmacie*, 3^{ème} trim. 1956, sous la signature de Monsieur Descombs pharmacien à Tarascon, *La Pharmacie de l'Hôpital de Tarascon. Son origine et celle de ses faïences*, qui permet de déterminer avec précision et sans équivoque l'origine et la majeure partie des faïences de cet hôpital.

Après la peste de 1721, les recteurs de l'hôpital décidèrent de réorganiser la pharmacie de l'Hôtel-Dieu et firent appel à une religieuse lyonnaise, Marguerite Janin qui, venue en 1727 pour une année, acheva ses jours à Tarascon.

L'hôpital possédait en 1727 un matériel peu important, une quarantaine de chevrettes et pots, des boîtes, des mortiers et alambics. Le service était assuré par deux apothicaires de la ville secondés par des garçons.

Sœur Janin commença par se munir de la vaisselle nécessaire et enrichir la bibliothèque scientifique dès 1727 et par réaménager les locaux vers 1736. Actuellement les collections de pots de pharmacie qui sont conservées comptent 205 pièces dont une quarantaine proviennent des fabriques de Marseille et de Moustiers. Le reste est constitué par :

- 50 pots à canon de 20-25 cm de hauteur à piédouche,
- 1 grand pot de 20 cm de hauteur sans pied,
- 90 chevrettes de 21-23 cm de hauteur sans pied,
- 11 cruches à eau distillée de 37-40 cm à piédouche,
- 3 grands vases de 40 cm de haut, à deux anses avec décor identique à celui des cruches,
- 2 pots de 29-31 cm même décor,

4 grands pots de 30 cm à anses torsadées, à décor d'oiseaux et de fleurs, 2 grandes urnes décoratives de 40 cm sans inscription.

Ces vases sont décorés au recto d'un cartouche rectangulaire contenant le nom du produit, cartouche souligné par des guirlandes de fleurs et de fruits et surmonté d'une tête d'ange ou d'un soleil. Au verso, scènes champêtres, de chasse ou chinoiseries.

Les couleurs sont le bleu et le violet manganèse (15 pots et 25 chevrettes sont uniformément bleu pale et les chevrettes ont la tête des anges à la naissance de l'anse). La pâte est légèrement rosée.

Monsieur Descombs n'a trouvé l'origine de cet important ensemble ni dans les registres de délibérations des recteurs, ni dans le registre des mandats (qui signale pourtant l'achat de 24 pots à 1 livre 15 sols expédiés de Marseille) ; mais, après de minutieuses recherches, dans le registre *Mennes dépenses pour 1650-1750*, il a pu, par des recoupements ingénieux remonter jusqu'à la fabrique montpelliéraine des Olivier.

Le 31 juillet 1727, les trésoriers de l'hôpital donnent 2 livres 9 sols 8 deniers à trois portefaix qui de Beaucaire avaient apporté à l'hôtel-dieu trois caisses de faïences *don de M. Olivier*, et donnent également 4 sols 8 deniers pour payer le passage du Rhône à quatre personnes chargées de remercier M. Olivier de son geste.

Le 31 juillet 1732, les mêmes trésoriers payent un portefaix qui avaient transporté 16 urnes à deux anses (il en reste treize aujourd'hui) de Beaucaire à Tarascon.

Monsieur Descombs remarqua que le 31 juillet correspondait à la fermeture de la célèbre foire de Beaucaire (21-31 juillet), il remarqua également, grâce au bel ouvrage de Monsieur Thuile sur les faïences de Montpellier, que la fabrique Olivier avait un dépôt à Beaucaire, et il pouvait conclure sans crainte, que les faïences données le 31 juillet 1727 et 1732 étaient celles qui ornent de nos jours la pharmacie de l'hôpital de Tarascon, d'autant plus que, vérifications faites, il n'y avait pas d'autre Olivier à Beaucaire ou à Tarascon susceptible de faire un tel don.

Quelques années après, les locaux de la pharmacie furent réaménagés. Les boiseries, simples mais de bon goût qui subsistent encore furent commandées à Bertrand Cone, menuisier à Tarascon, qui les exécuta avec l'aide de François Moureau ; l'ouvrage fut payé 320 livres, plus 24 de gratification, l'hôpital avait fourni pour 251 livres de bois de pin et d'aube.

Nous ajouterons quelques lignes sur la construction des bâtiments qui constituent l'ensemble de la pharmacie. Les recteurs demandèrent les plans à Jean Baptiste Franque qui construisait alors l'église de Notre-Dame-des-Pommiers à Beaucaire et allait commencer à Tarascon l'église Saint-Jacques. En 1736 les recteurs et l'architecte échangeaient une correspondance et mettaient au point leur projet ; la lettre suivante écrite par les recteurs donne le programme et se passe de commentaires :

Monsieur,

Nous avons terminé de mettre la pharmacie et le laboratoire à la nouvelle bâtisse qui se fera sous la salle de convalescence des femmes, il y faut aussi un bureau, vous partagerez en trois parties égales l'espace de ladite bâtisse qui est de dix cannes. A la première qui servira de bureau et qui sera un peu plus près du jardin vous mettre une cheminée, à celle du milieu qui sera pour la pharmacie il n'en faut point, et à l'autre qui

servira de laboratoire et qui sera touchant le jeu de mail il en faut une dont le manteau soit assez haut et assez large pour travailler dessous. Vous mettrez à chaque appartement deux grandes fenêtres et à celui pour le laboratoire vous en mettrez une troisième qui tournera du côté du levant ; vous marquerez les voûtes de ces appartements d'une différente espèce des autres qui sont dans le reste de l'hôpital, scavoir qu'elles ne soient pas si surbaissées. Quand à l'espave qui sera sous la nouvelle bâtisse de la salle de la convalescence des hommes, qui sera de six cannes, vous en prendrez la moitié qui sera celle qui tournera vers la rue pour une buanderie où vous mettrez la cheminée conforme à l'usage et l'autre sera repartie en deux pour deux loges qui seront pour différens besoins, dans lesquels appartements vous marquerez les fenêtres convenables. M. Brun nous a dit que le petit escalier pouvait se placer à l'endroit où vous aviez projeté de le mettre ; en changeant la fenêtre du corridor, il vous enverra la mesure au premier jour.

Nous vous prions de nous expédier au plutôt le plan et le devi, afin que nous puissions d'abord après faire mettre l'ouvrage aux enchères, vous savez qu'il est de conséquense que nous usions de diligence, vous aurez la bonté de nous marquer à quoy cet ouvrage pourra se monter. Nous sommes avec une parfaite considération, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Les recteurs de l'hôtel Dieu de Tarascon.

Laudun.

Ce 31 janvier 1736.

(Bibl. Calvet. Avignon — n° 1300, f° 257).

Les dispositions prévues sont celles qui ont été réalisées et qui existent encore, sauf pour le laboratoire qui a été cloisonné, mais l'ensemble est en excellent état et s'est enrichi au cours du XIX^{ème} siècle de nouvelles boiseries et de pots de porcelaine.

Les boiseries et les pots de faïence sont seuls classés. Il serait souhaitable que la protection légale s'étende aux trois salles couvertes de voûtes plates, laboratoire, pharmacie et bureau, ainsi qu'aux boiseries et aux pots qui ont été placés dans le bureau au XIX^{ème} siècle. Tarascon qui a perdu tant de richesses au début du siècle serait ainsi assuré de conserver au moins un ensemble rare et complet.

EMILE BONNEL.

Louis LENAIN. *Marques postales de 1699 à 1876 de Vaucluse* [département n° 89-86] Préface de Jean Barrauol. Paris, Nouvelles éditions latines. 1956, in 8°, XIII, 34 p.

Catalogue de toutes les marques avec reproduction, ce qui simplifie les descriptions et mention des prix du commerce. Avant 1792, il y avait en terre royale quatre bureaux, Orange, Apt, Cadenet et Pertuis, et trois en terre pontificale, La Palud, Valréas et Avignon, gérés par la Ferme des Postes de France. Lorsque le département fut créé en 1793, il eut le n° 89 et en 1830 reçut le n° 86. Actuellement, son numéro est le 84. Signalons aussi que le Var a paru dans la même collection.

Le Guide illustré — Avignon — Sa foire de Printemps. (édition Michel). 1957. A signaler, le tout illustré : André Tessier. Coup d'œil sur les foires d'autrefois (dont Avignon) (p. 13-25) ; J. de Font-Réaulx, l'Hôpital Sainte-Marthe (fin) ; Andrien Marcel, l'Hôtel de Blanchetti de la Motte, 3 rue du Pape Clément VI (p. 45-51) ; Pierre Carlo Vian. Les Monnaies gauloises d'Avignon (p. 55-59) ; Félix Goumarre, Le Poète Paul Manivet (p. 65-73).

Matricule de l'Université de médecine de Montpellier (1503-1599), publié par Marcel GOURON. Genève, E. Droz, 1957, 278 p.

Livre des habitants de Genève. T.I. 1549-1560, publié par Paul-F. GEISENDORF. Genève, E. Droz, 1957, 273 p.

Ces deux ouvrages, 25 et 28 des *Travaux d'humanisme et renaissance* ont exactement le même plan, la même présentation, concernant l'un et l'autre pour le même temps une clientèle très variée dans l'espace : par suite ils doivent être signalés à beaucoup. Un mot d'explication pour le second titre est nécessaire : les habitants de Genève sont des étrangers venus s'installer dans la ville et partant non bourgeois encore, réfugiés très probablement pour cause de religion.

L'intérêt de ces deux listes à milliers de noms, le mode de tenue de ces registres, fait l'objet des préfaces des deux auteurs, bien plus copieuse chez M. Geisendorf. Toute l'utilisation de ces deux ouvrages dépend des tables : il y en a deux, l'une onomastique pour les noms de personne, l'autre topographique pour ceux de lieux. M. Gouron renvoie à des numéros, M. Geisendorf aux pages. La table des noms de lieux d'origine ou des médecins diffère beaucoup : celle des habitants est faite par provinces et celles-ci divisées entre départements, subdivisés en arrondissements, en principe, ceux de 1926, si bien qu'à la seule inspection on peut voir les localités quittées ; ainsi la Provence et la Principauté d'Orange aux pages 258 et 259, et le Comtat à la page 268 : le nombre des Languedociens est autrement plus considérable. Les étudiants en médecine déclinent le plus souvent leur diocèse d'origine et souvent leur ville : la table de M. Gouron porte toujours le diocèse d'origine et le plus souvent la localité ; toujours avec les noms des étudiants, mais le tout dans un ordre alphabétique. On se renseignera sur la Provence en regardant les articles des diocèses, Aix, Apt, etc... tous représentés, et aussi des villes. Il y a quelques petites erreurs : ainsi, il n'y a pas de raison d'attribuer au Loiret notre Châteaurenard. Cette simple lecture permet de reconnaître des gens connus et aussi de qualifier d'étudiants à Montpellier les médecins du XVI^{ème} siècle absents de cette liste.

Au total deux excellents dictionnaires, et de très nombreux noms auxquels on aura souvent à se reporter.

J. de FONT-REAUXX. *L'hôpital Sainte-Marthe* (à propos du VI^{ème} centenaire de sa fondation). Avignon, 1957, 12 p.

Brochure de circonstance, la fondation de Guillaume de Rascas datant de 1354. Résumé pour la partie antérieure à 1790 des travaux du Dr Pansier ; pour la suite, étude originale.

Le texte imprimé en petits caractères est très condensé et illustré de 6 photographies de documents et de monuments. La majestueuse façade méridionale de l'hôpital n'a pas moins de 175 m. de long.

J. DE FONT-REAUXX.